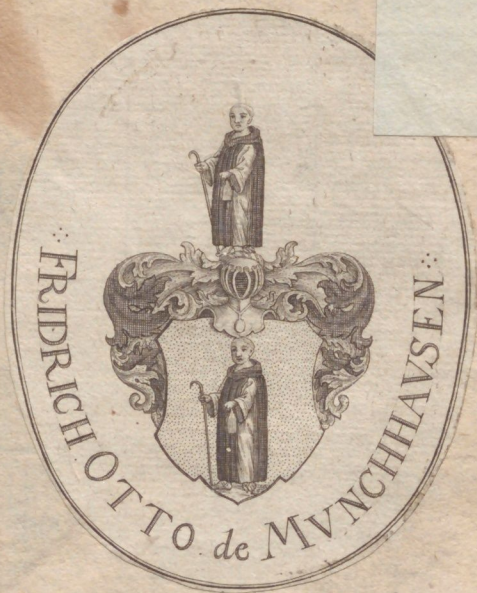


3415i

2828

Sammelbd.



Contenu
du present Volume.

1. Trois lettres au public par
main de maître. 1758.
2. Lettre écrite de Geneve a Mr
de Voltaire. 1757.
3. L'année merveilleuse. 1758.
4. Le Commerce ennobli. 1756.
5. Pensées sur l'origine des Scien-
ces par Mr Sulzer. 1757.
6. Lettres curieuses & amusantes
1759.
7. Histoire secrète de la Duchesse
d'Hannovre. 1732.









11



LE
COMMERCE
ENNOBLI.



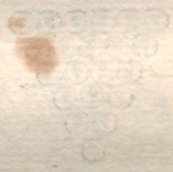
A PARIS.

M. DCC. LVI.



COMMERCE

ENNORRE




A PARIS

M DCC LXX





LE
COMMERCE
EN NOBLI.

 N ne trouvera point ici la légéreté du style, les faillies heureuses, qui forment le mérite essentiel de la plûpart des Brochures : je ne cherche qu'à être utile, je le desire plus que je n'ose l'espérer.

Que l'on permette le Commerce à la Noblesse, je n'y vois aucun inconvéniement pour l'Etat; qu'il résulte de cette liberté un avantage pour le Commerce, je ne l'apperçois point: la multitude

A



4 LE COMMERCE
des Commerçans ne ſçauroit, à
la vérité, nuire au gros du Com-
merce, elle peut préjudicier au
particulier qui l'exerce: pluſieurs
perſonnes qui ſuivent le même
chemin ſe croiſent & ſ'embar-
raſſent.

Lorsqu'un Etat poſſede aſſez
de Commerçans pour envoyer
au-dehors l'excédent des fruits
de la terre & de l'induſtrie, l'au-
gmentation du nombre lui de-
vient indifférente, & l'Etat qui
voudra favoriſer efficacement le
Commerce, ne manquera jamais
de ſujets pour commercer ſans
y occuper ſa Nobleſſe: il de-
vient inutile par conſéquent
d'examiner ſi le Commerce in-
flue dans la culture des terres. Je
conviendrai que ſuivi de quelque



succès il peut la rendre meilleure & plus étendue ; on doit convenir aussi qu'il peut lui préjudicier. Le luxe, suite inévitable de la grande prospérité du Commerce, enlève au labourage ce nombre infini d'arpens de terre que l'ostentation renferme dans des murs. L'Italie a donné autrefois l'exemple le plus sensible de ce que l'opulence dérobe à l'agriculture : enrichie par ses conquêtes, elle fut obligée de chercher dans un autre continent la subsistance qu'elle trouvoit auparavant dans son sein ; la culture utile avoit disparu : Rome se vit sur le point de périr par les vents contraires qui retardoient les vaisseaux de l'Afrique.

Personne n'ignore que les fruits

6 LE COMMERCE

de la terre font la véritable base du Commerce ; l'exportation est nécessaire pour attirer l'importation ; peu d'articles font exceptés de cette règle. Tout a ses excès ; les richesses trop abondantes invitent à retrancher les alimens qui leur font nécessaires ; le Commerce peut enfin détruire son origine , & retomber peu-à-peu dans le néant.

Si , comme on le prétend , l'indigence de la Noblesse étoit la raison principale qui fait laisser une portion des terres incultes , il n'est pas douteux que l'Etat seroit intéressé à la rendre commerçante ; mais on en peut indiquer deux causes plus prochaines ; la mauvaise qualité d'une partie de ces terroirs , & en gé-

néral la disette des cultivateurs. Les landes situées entre Bourdeaux & Bayonne sont un exemple de la première cause. On ne les citeroit point comme une preuve de notre inattention à fertiliser & peupler, si on en avoit une connoissance exacte. La terre communément sablonneuse, & par-tout ingrate, ne peut produire qu'avec le secours d'une quantité excessive d'engrais; on en couvre quelques morceaux, dont le rapport se borne à des seigles & quelques autres menus grains. Il faut un nombre considérable de bestiaux pour fournir l'épaisseur suffisante de ces engrais; il faut des espaces immenses pour nourrir ces bestiaux dans des pâturages sté-

8 LE COMMERCE

riles que l'on ne peut arroser ; ces déserts ne sont pas trop vastes pour y suffire. Ils paroissent incultes ; cependant outre la nourriture des bestiaux , ils fournissent celle des abeilles qui donnent la cire & le miel ; des chênes qui ne peuvent ni grossir ni s'élever , & les racines de quelques arbuscules s'y convertissent en charbon très-utile : des grands bois de pin y distillent la résine & le goudron. C'est peut-être la seule denrée qui pourroit s'y multiplier , encore avec ménagement ; si ces bois excédoient une certaine mesure on perdrait les engrais , les laines , les bleds , & les bœufs nécessaires au labourage & aux transports. Enfin les eaux sont mauvaises dans cette

contrée , les habitans y sont livides & viellissent rarement. Il est vrai qu'une nation jettée dans le désespoir , n'envisageant aucun asyle , a demandé d'habiter ces landes ; mais cette demande est-elle une preuve qu'elle auroit réussi à les rendre fertiles & peuplées beaucoup au-delà de ce qu'elles le sont aujourd'hui ?

La fécondité des terres qui environnent les villes riches prouve seulement que la richesse attire les cultivateurs ; elle ne prouve pas que le nombre en soit suffisant pour l'étendue du Royaume. Si le Gentilhomme étoit assez riche pour les retenir dans le cœur des campagnes , ils manqueraient autour des villes. Si l'espece ne manquoit pas , il en

10 LE COMMERCE

resteroit pour la Noblesse lorsque les lieux plus riches seroient garnis. On convient que le nombre des habitans est diminué en France de plus de deux millions, cette quantité suffiroit à la culture de quarante millions d'arpens.

Ce n'est pas encore l'indigence de la Noblesse qui renvoie les cultivateurs *dans les antichambres de la Capitale* ; c'est le sort heureux qu'ils y trouvent, c'est la paresse qui les y fait courir. Les hommes ne s'attacheront jamais à un travail rude, que lorsque les places moins laborieuses seront remplies. Le Commerce peut encore nuire à la culture de ce côté ; s'il enrichissoit la Noblesse, elle augmenteroit le nom-

bre de ces gens nécessaires au luxe, inutiles à l'Etat. Si le Royaume étoit assez peuplé, les antichambres seroient garnies, les terres voisines des villes riches fertilisées & la campagne auroit ses laboureurs. Leur rareté marque infailliblement un vuide dans l'espece, ou une mauvaise distribution; peut-être tous les deux ensemble.

Le Noble indigent demeure sur sa terre; il la voit cultiver, c'est sa seule ressource; l'œil du maître est le meilleur de tous les engrais; il ne néglige point les terres ouvertes, elles rendent infiniment au-delà de leur dépense. La pauvreté ne peut nuire qu'à la culture des vignobles & au défrichement: mais peut-être a-

t-on déjà trop défriché ; la rareté des Bois en est une preuve.

Je ne sçai si l'augmentation des Commerçans ne seroit pas plus nuisible qu'utile à l'Etat *pour le présent* : on attend un surcroît de population des nouveaux efforts que l'on feroit dans le Commerce ; peut-être que l'on verroit ce succès à la fin du siècle ; mais il est sensible que, pour le moment, si le nombre des Commerçans augmente, sur tout du côté de la Mer, pour lequel on invite principalement, on commence par dépeupler, & par conséquent on affoiblit la culture & les Manufactures ; on prive le Commerce d'une portion des matieres indispensables à l'exportation, c'est aller contre son objet.

Il faut commencer à s'affurer sur les principes avant que de penser à atteindre à la perfection de l'Art ; de même on doit multiplier les cultivateurs & les ouvriers avant d'entreprendre d'étendre le Commerce. En agir autrement , c'est mettre la main à l'œuvre sans sçavoir où l'on prendra les matériaux.

Il est impossible de remédier promptement à la rareté de l'espece , si le nombre des habitans est insuffisant ; la chose est facile , s'ils ne sont que mal distribués. Si la France imaginoit un système simple pour l'imposition & la levée des deniers publics , elle auroit trouvé le remède de tous ses maux. On dit qu'elle contient vingt-cinq millions d'arpens sans

culture , il suffiroit d'ôter à la Régie vingt-cinq mille de ses sùpôts. S'ils ne suffissent pas , elle peut en fournir cinquante mille ; l'Etat appercevra bien-tôt l'augmentation de ses richesses de plus d'une maniere. On a parfaitement bien remarqué dans une Brochure , que chaque homme arraché du labourage diminuoit les richesses de l'Etat de cent écus , qu'il tiroit chaque année du sein de la terre ; que placé dans les Fermes il lui coûtoit une somme pareille , qu'ainsi chaque Bas-employé appauvriffoit l'Etat de deux cens écus par an.

Il est vrai que le besoin de la Société civile demande que la Noblesse soit occupée , comme ses autres membres ; mais qu'a-

près avoir rempli les emplois militaires, elle tourne son application du côté de la Magistrature, qu'elle cultive les Belles-Lettres, ou qu'elle commerce, pourvû qu'elle s'occupe, tout est égal à l'Etat : le Commerce est essentiel à la force, au lustre de toute République ; si la Classe qui jusqu'ici a fourni les Négocians n'y pouvoit suffire, on devoit les chercher dans un autre Ordre ; si elle remplit cet objet avec toute l'abondance que l'on peut desirer, ce soin est inutile.

Je suis cependant bien éloigné de désapprouver le projet de *la Noblesse Commerçante*. Si je n'aperçois pas le bien immédiat qui en résulteroit pour l'Etat, encore moins pour le Commerce ; j'y

vois des avantages infinis pour la Noblesse elle-même. M. l'Abbé Coyer a remarqué que M. de Montesquieu a dit d'un ton dogmatique, que le Commerce ne convient pas à la Noblesse Française, & qu'il n'en donne aucune raison : j'irai plus loin, & je dirai, que l'on peut tirer des conséquences toutes opposées des principes répandus dans l'Esprit des Loix. Si la Noblesse est dans l'essence de la Monarchie*, si elle est le pouvoir intermédiaire le plus naturel qui constitue la nature du Gouvernement; il faut qu'elle puisse soutenir le rang auquel elle est destinée. La Noblesse, comme les corps organisés, perd sans cesse par la dissipation, il lui faut

* Esprit des Loix, Liv. II. chap. 4.

de même un suc nourricier qui répare ses pertes. Si elle dissipe & ne répare pas, elle deviendra un corps fantastique & sans force, incapable d'influer, tandis que, suivant ce système, elle doit remplir le rôle le plus important sous le Monarque.

L'œconomie honnête ne tend qu'à conserver; portée jusqu'à l'avarice, elle peut acquérir; mais ce moyen est indigne de la Noblesse, on ne sçauroit le lui proposer: il ne lui reste que les mésalliances ou le Commerce; pourra-t'elle hésiter sur le choix?

Etayer la Noblesse par la roture, ce n'est pas seulement confondre les idées, c'est les renverser; c'est chercher l'identité dans les contraires. Le Noble qui se

marie dans la Finance, donne à celle qu'il épouse une partie de sa noblesse. Elle perd de sa dignité à mesure qu'elle se partage, comme un corps perd de son mouvement à proportion qu'il le communique. Celui qui se mésallie, ne laisse pas à ses enfans la même quantité, le même poids de noblesse qu'il a reçu. Si une seconde mésalliance succede à la première, je vois les enfans qui en naîtront, environnés de parens qu'ils n'oseront nommer s'ils se souviennent encore qu'ils sont Nobles. Je vois leur noblesse noyée dans la roture, & s'ils veulent occuper de ces places pour lesquelles il faut présenter une généalogie, je les vois demander des graces & rougir.

Que l'on compare ce moyen d'acquérir avec le Commerce; correspondre avec l'univers, être le lien qui unit les habitans des quatre parties du monde, être utile à tous les états du genre humain, rendre sa partie florissante, c'est le propre du Commerce; je ne vois rien d'ignoble dans ces occupations.

Lorsque j'envisage l'intérêt de la Noblesse, je pense tout ce qu'a pensé l'Auteur de la Noblesse Commerçante. Que l'on me permette cependant d'en excepter l'idée de convertir des Gentils-hommes en Publicains. Dégager la Noblesse d'un de ses préjugés, lui ouvrir une ressource possible, c'est la servir. Mais le zèle peut aller trop loin, on doit l'éclairer

20 LE COMMERCE
sur ces intérêts, il faut éviter
de la séduire.

On lui présente un appât séducteur lorsqu'on lui montre le Commerce comme un moyen assuré de sortir de l'indigence, & comme un champ vaste dans lequel on n'a qu'à moissonner. Le Commerce a de beaux côtés, il a ses revers. Si on éblouit l'imagination en relevant ses avantages sans parler de ses inconvéniens, on verra le Noble frappé par ces images flatteuses & brillantes se précipiter dans le Commerce sans talens & sans connoissances, consumer les fonds qu'il aura hasardés, & finir par une honteuse banqueroute; on aura desservi la Noblesse, le Commerce & l'Etat.



Madame de Sévigné disoit à quatre arbres plantés au bout de son jardin, „Je vous fais parc,„ : ils demeurèrent ce qu'ils étoient avant cette destination. Qu'un Gentilhomme dise à ses enfans : „Je vous fais Commerçans,„ : ce n'est pas assez pour qu'ils le deviennent. Il faut une éducation qui forme l'esprit au Négoce ; il faut un apprentissage pour connoître une tablature indispensable au Commerce le plus borné ; il faut pour y parvenir plus de dépense que pour faire l'équipage d'un Sous-lieutenant : on ne peut proposer à des cadets de faire le Commerce , lorsque l'état de leur aîné ne leur permet pas *d'avoir un habit*. Un corps aussi distingué mérite bien que l'on met-

te devant ses yeux le pour & le contre. Je croirois que ce que le pere de famille peut sacrifier à son éducation, fera mieux employé s'il fait instruire ses enfans au Commerce, que s'il les instruisoit seulement à *jur*er & à *estro-*
pier le Paysan. Je crois que l'on leur donne le meilleur de tous les conseils, lorsqu'on les invite à faire profiter par le Commerce une mince légitime, plutôt que de laisser dépérir un morceau d'héritage sous une mauvaise culture; mais on ne doit pas laisser croire à la Noblesse que celui qui n'a rien, qui ne sçait rien, peut entrer dans le Commerce, & qu'on peut recueillir sans avoir semé.

On ne doit pas lui laisser igno-

rer que cette ressource de l'extrême indigence ne se peut rencontrer que dans le dernier étage du Commerce ; & on ne doit point espérer qu'elle abandonne tout d'un coup ses habitudes & son ancienne chimere , pour commencer par le détail d'une boutique. Il faut attendre que les écailles soient tombées de dessus les yeux , & qu'une nouvelle habitude de voir des Nobles dans l'exercice du Commerce , quoique dans un ordre plus relevé , ait dissipé les dernières traces du préjugé. On ne parviendra à voir la métamorphose d'un Gentilhomme en Marchand de détail , que successivement & par degrés. On ne lui verra gagner quelque salaire dans un

24 LE COMMERCE

comptoir, que lorsque ce sera le comptoir d'un autre Gentilhomme. Cette ressource de la dernière pauvreté est réservée pour l'avenir.

On ne peut, pour le présent, proposer le Commerce qu'à ceux que quelque aisance permet d'élever dans cette vûe, & lorsque quelque petite fortune pourra servir de fondement à leurs espérances.

Mais ce n'est pas encore assez. *Doit-on permettre à la Noblesse de commercer, ou doit on lui permettre de s'enrichir, n'est pas, à beaucoup près, une même question.* On peut semer dans le Commerce & n'y point recueillir. Le spectacle que l'on offre des habitans des villes commerçantes

du Royaume , est un spectacle d'illusion comme une perspective de *Servandoni* ; il n'est éblouissant que pour les yeux qui ne savent pas percer. Un coup d'œil superficiel s'arrête au brillant de quelques fortunes qui se distinguent ; mais un coup d'œil attentif en découvre un nombre infiniment plus grand de celles qui rampent, & plus encore de celles que le Commerce a renversées.

On ne doit pas taire à la Noblesse que les passions , le goût des amusemens frivoles , sont plus nuisibles dans l'état du Commerce que dans tout autre état ; que si d'un côté les occupations de cette profession servent à les amortir, elle demande d'un autre

26 LE COMMERCE

côté plus de retenue, d'exactitude, d'application & d'œconomie, qu'aucune de celles que la Noblesse peut embrasser. Il faut outre le génie du Commerce, saisir l'esprit de Commerçant; la fortune n'a jamais suivi sur cette route ceux que l'attrait des plaisirs a dominés; & lorsque les passions ont percé, elles ont constamment détruit ce que l'esprit de modération avoit édifié.

Il est nécessaire pour parvenir à une élévation distinguée dans le Commerce, d'y apporter des talens, des lumieres, de la sagesse, des fonds & du bonheur. Il suffit, pour s'y soutenir dans la médiocrité, de quelques connoissances jointes à une conduite pleine d'attention.

On doit encore faire observer à la Noblesse un point très-important. Le Noble qui voudra faire son capital du Commerce, doit éviter toute sorte de distinction vis-à-vis le Négociant ordinaire ; il faut qu'il sçache que le cœur humain ne voit de supériorité qu'avec envie : si on la fait sentir on acheve de la rendre odieuse. La fortune d'un Commerçant est dans la main de tous les autres, ils saisiront l'occasion d'humilier celui dont la distinction les humilie. Que l'on jette les yeux sur les Anglois, bien capables de nous donner des leçons sur cette matiere, on y verra le fils du Gentilhomme balayer la boutique du Marchand. Que le Noble, sans descendre

à des emplois si vils , se fasse inscrire dans le tableau des Commerçans ; qu'il tâche d'oublier devant ceux qui courent avec lui la même fortune, que , par un préjugé reçu , il est au-dessus d'eux par sa naissance ; & qu'il s'en ressouvienne toujours quand il est avec lui-même , pour se conduire par des sentimens plus relevés. La Noblesse peut se déterminer après ces réflexions.

S'il n'est question que de l'intérêt du Commerce , & s'il faut se borner à tirer quelque parti de la position actuelle de la France , je crois qu'il est moins avantageux d'engager la Noblesse dans le Commerce , que d'encourager le Commerçant par l'assurance de la noblesse ; je voudrois

que le Commerce en gros eût le privilége d'ennoblir, comme les Charges de haute Magistrature. Si on répugne à cette idée, c'est une suite du préjugé que l'on cherche à détruire. Je n'ajouterais rien à ce qu'à dit à cet égard l'Auteur de la Noblesse Commercante. Il a prouvé avec force, avec élégance, que la Noblesse & le Commerce peuvent sympathiser. On peut combattre cette opinion par des déclamations fleuries, mais fort peu par le raisonnement; je me bornerai à quelques réflexions qui feront sentir l'utilité de ma proposition.

La nobilité accordée à la profession du Commerce a ses avantages dans les deux sentimens opposés, de rendre la Noblesse com-

30 LE COMMERCE
merçante , & de l'écartier du
Commerce. S'il est vrai qu'il soit
utile à l'Etat de tourner les vûes
d'une portion de la Noblesse du
côté du Commerce, on ne trou-
vera pas de moyen plus in-
faillible de faire réussir ce projet.
La profession qui donnera par
elle-même la noblesse, ne peut
être regardée long-tems comme
ignoble. On rapproche les dis-
tances que le préjugé a établies,
le passage de l'un à l'autre de-
vient plus court ; le préjugé se
dissipera nécessairement. Si on
pense au contraire que la déli-
cateffe sur l'honneur doit éloi-
gner cette idée, il fera toujours
vrai que la Noblesse obtenue par
le Commerce tombée en que-
nouille, formera à l'ancienne



des resources plus pures que les sources dans lesquelles elle est en usage de les puiser.

On gémit lorsque l'on voit quitter le Commerce à celui qui l'a commencé, aussi-tôt qu'il a pu acquérir une terre, un héritage, pour l'entretien de sa famille, & une petite Charge qui l'ennoblit. Il attendroit avec plus de patience une place dans le Nobiliaire, si son état la lui promettoit. Cet état seroit dès lors dans une plus grande considération, on n'auroit pas le même empressement d'en sortir. Les fonds resteroient dans le Commerce, & vaudroient à l'Etat des richesses encore plus considérables. Les charges de Magistrature ennoblissent la troisieme

génération, je voudrois que le Commerce n'ennoblît que la quatrieme, si je ne craignois que la longueur du tems n'inspirât de l'ennui, & ne fît rechercher ces moyens que nous pratiquons aujourd'hui pour l'abréger. On prendroit un milieu si le petit-fils étoit déclaré Noble, à la charge de continuer le Commerce; obligation qui ne passeroit pas à ses enfans.

Bien loin que ce moyen d'ennoblir augmentât le nombre des Nobles modernes, il ne seroit pas aussi grand. Le Négociant met une Charge de petit Secrétaire sur la tête de son pere infirme & caduc; la même Charge ennoblit six familles dans vingt ans. Le desir immodéré des honneurs fait
renoncer

renoncer aux profits que fait espérer le Commerce, lorsqu'on est obligé d'opter; si on pouvoit tendre à la fois aux deux objets, on ne renonceroit pas avec autant de facilité à l'espérance de grossir une fortune qui commence. L'Etat ne perdra rien lorsqu'il conservera un Négociant, & ne gagnera pas un Noble de nouvelle création.

Il est décidé que le Commerce, ou du moins l'argent qu'il attire, fait un Noble dès la première génération: une famille devient-elle plus digne de ce rang, parce que le pere aura acheté le droit de vérifier la copie d'un titre, & de mettre son seing au bas d'un parchemin de formule? Le moindre Scribe suffiroit à cet em-

34 LE COMMERCE

ploi. Je demande si ces fonctions sont capables d'effacer ce que l'on trouve d'ignoble dans le vrai Commerce. Ici le pere & ses fonds auront été plus long-tems utiles à l'Etat; le fils l'aura servi de même, le petit-fils le servira encore, les services seront plus longs, plus importans, la récompense viendra plus tard. Un pareil arrangement ne pourra choquer les idées de quiconque voudra raisonner.

Je suppose, comme on le peut croire, qu'aucune tache n'aura flétri la mémoire ni du pere ni de l'ayeul, & que le petit-fils aura fuivi leurs traces. Si une faillite ruinoit toutes les espérances d'ennoblissement, on ne verroit pas si communément le Com-



mercant hasarder avec témérité la fortune de ceux dont il obtient le crédit, & réserver la sienne propre pour une ressource après sa banqueroute. Le Négociant plus prudent formeroit ses entreprises avec plus de sagesse; plus integre, il n'associeroit pas à son commerce ceux qui lui livrent leurs denrées; association singuliere, dans laquelle on leur fait courir, à leur insçu & contre leur gré, les risques de la perte, sans aucun espoir dans les profits. On ne sçauroit assez exagérer les avantages d'un expédient qui arrêteroit une partie des desordres du Commerce: tous les moyens qui tendent à y affermir la sûreté & la confiance sont d'un prix inestimable.

36 LE COMMERCE

On se plaint de l'avantage que les étrangers prennent sur nous dans la partie politique qui concerne le Commerce ; on dit que nos Plénipotentiaires habiles dans les Négociations , ne sont pas entendus dans le Négoce : on fait à la France un reproche déplacé. Le Ministère a pris les précautions qui dépendoient de lui. On a vû employer des Commerçans dans les Traités, ils ont fait nombre dans les Congrès. On doit se plaindre seulement de ce que la France n'a pas des Négocians du premier ordre. On en trouve aisément deux raisons : l'une, que le Commerce n'y est pas assez en honneur ; l'autre, qu'il ne se perpétue pas dans les mêmes familles ; la seconde est une suite de la

premiere. Si le Commerce ennoblit, elles cessent toutes les deux.

Si vous proposez la nobilité pour le prix d'un travail, vous élevez, vous ennoblissez les idées & les sentimens de ceux qui courent cette carrière.

Naturellement parlant les enfans doivent avoir plus d'acquis, peut-être plus de dispositions, pour une profession exercée par leur pere, que ceux qui l'embrassent nouvellement. Celui qui élève aujourd'hui son fils pour en faire un nouveau Noble, avec une fortune médiocre, l'élevera, sans perdre la Noblesse de vûe, pour en faire un riche Commerçant. Celui-ci joindra ses propres lumieres aux connoissances que l'on lui aura transmises dès son

enfance ; son génie sera ouvert & tourné du côté du Commerce , on y verra plus d'intelligence & de capacité.

Enfin ce prix proposé encouragera tout-à-l'heure ceux qui sont déjà dans l'exercice du Commerce ; les fruits que l'on en peut espérer , sont plus prêts à cueillir que ceux que l'on doit attendre d'un ordre de personnes qui n'en connoît pas encore les premiers élémens. On verra mûrir avec plus de patience ceux que promet la Noblesse commerçante.

C'est quelque chose d'animer le Commerce par l'honneur , c'est beaucoup si cet appât empêche que l'on en détourne avec trop de promptitude les richesses

qu'il procure. Il seroit sans comparaison plus avantageux encore de le faciliter à tous, de le débarrasser des entraves qui le gênent, qui rebutent le Commerçant, & qui dégoûtent le Citoyen qui a de quoi vivre, de s'adonner au Commerce. Si la même simplicité de système, dont j'ai déjà parlé, donnoit les moyens d'abolir toutes les Douanes répandues dans l'intérieur du Royaume, si on diminueoit le taux des taxes imposées dans celles des frontières, & les embarras multipliés que l'on éprouve dans les unes & dans les autres, le Commerce prendroit tout-à-coup un lustre & une vigueur qui le rendroient méconnoissable.

Si ce projet pouvoit s'exécu-

ter sans aucune diminution des deniers publics, comme on le pense, il est évident que l'Etat y trouveroit des avantages immenses. Ne se pourroit-il point que l'intérêt seul du Traitant empêche que l'on ne réfléchisse aux expédient qui pourroient y conduire. Le Fermier n'est jamais occupé que du produit présent de son bail, c'est dans la nature des choses. L'amélioration la plus considérable pour l'avenir, qui ébrécherait le moins du monde ses profits du moment, est un monstre à ses yeux; il assure que la pratique en est impossible. Entendu dans ces matieres, il le persuade à ceux qui n'en ont que de légers connoissances; cependant des gens sensés qui préten-

dent avoit réfléchi, soutiennent au contraire que cette utilité présente est passagere, qu'elle détruit pour les suites le fondement des richesses, & porte à l'Etat le plus grand des préjudices.

Quoi qu'il en soit, il seroit facile de démontrer que les Douanes intérieures ruinent le Commerce, & qu'elles interrompent l'exportation & l'importation; que de négliger la facilité de la circulation, & de la consommation des denrées, pour donner son application immédiatement au Commerce extérieur, c'est bâtir une ville, & oublier les chemins qui doivent y conduire. Mais ces choses ne sont point du sujet que je me suis proposé; j'ai voulu seu-

42 LE COMMERCE

lement indiquer un des moyens de favoriser le Commerce en l'enoblissant : on ne remplit pas cet objet par quelques ennoblissemens dans ce goût, de tems à autre ; ce sont des phénomènes peu frappans pour le général, & dont on a bien-tôt perdu mémoire.

F I N.



155488

AB 155488

ULB Halle

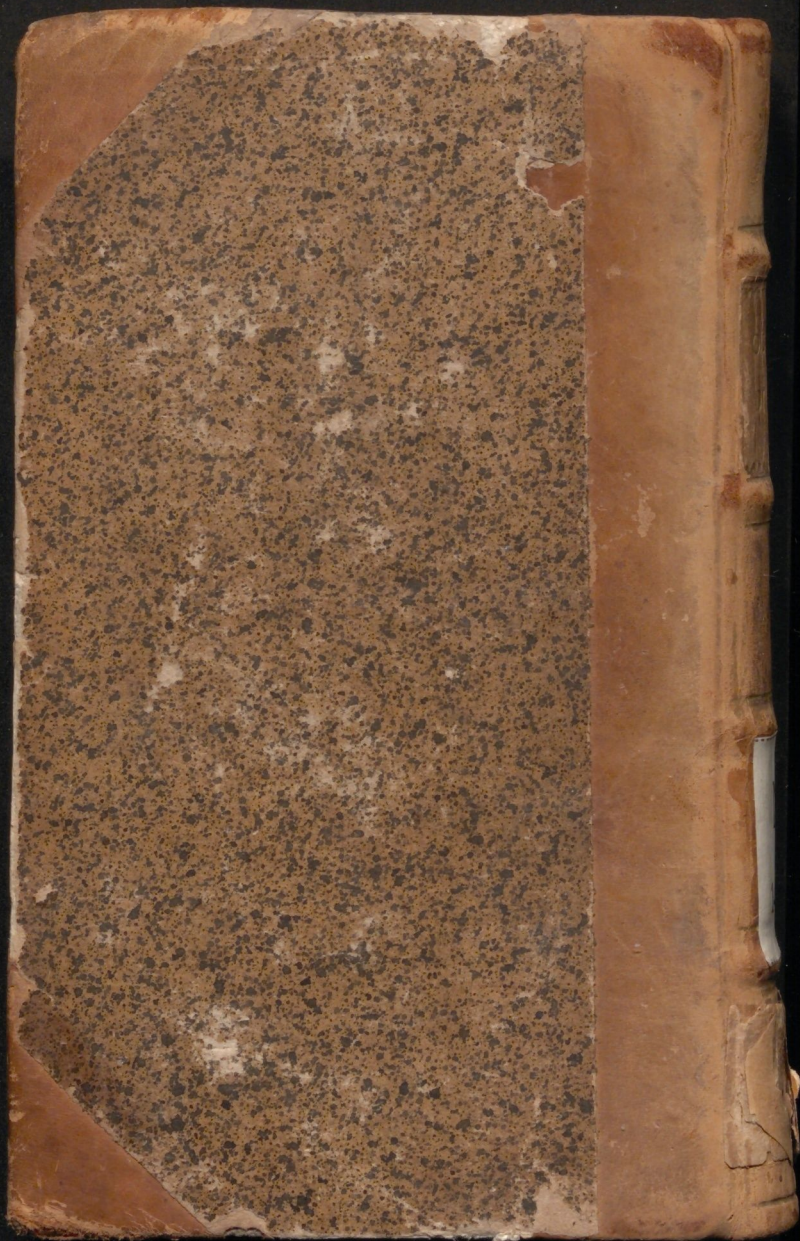
3

008 875 545



Nf 1437a





couverte de la pierre Philosophale?
s'entendoit-on à une Statouderelle?

COMMERCE
ENNOBLI.



A PARIS.

M. DCC. LVI.

